

→ 90004

QUELQUES OBSERVATIONS
SUR LES OYAMPI DE L'OYAPOCK
(GUYANE FRANÇAISE)

Par E. AUBERT DE LA RUE.

(Planches I-IV).

À l'occasion d'une mission scientifique dont m'avait chargé l'Office de la Recherche Scientifique d'Outre-Mer dans la partie méridionale de la Guyane française, j'ai pu, accompagné de ma femme, séjourner pendant plusieurs mois, de novembre 1948 à la fin de mars 1949, dans le bassin de l'Oyapock. Le but principal de cette expédition était de caractère géologique, mais nous avons été amenés à entrer en contact avec les Oyampi du Moyen et du Haut Oyapock et à séjourner dans leurs villages les plus reculés. Plusieurs Oyampi nous ont d'ailleurs suivis pendant une grande partie de ce voyage, même en dehors de leur territoire, en particulier dans le Camopi, le principal affluent de gauche du fleuve.

Nous n'avons eu qu'à nous féliciter des relations que nous avons entretenues avec ces Indiens d'un naturel doux et accueillant et qui continuent à mener une existence très primitive.

Depuis les voyages mémorables de Crevaux et de Coudreau et les expéditions plus lointaines de leurs prédécesseurs, les Oyampi, dont un petit nombre seulement descendent de loin en loin jusqu'à l'estuaire du fleuve, ont reçu la visite de quelques Français, en particulier au cours de ces dix dernières années. Ce furent celles du D^r M. Heckenroth et de J. Baup, en 1939¹, du D^r Heckenroth, en 1941², de P. Goupillaud, chef du Service des Mines de la Guyane, en 1946³ et, en 1947, celle de la mission de l'Institut Géographique National, que dirigeait J. Hurault⁴. Les rapports de ces voyageurs, plus spécialement ceux du D^r Heckenroth et de J. Hurault, réunissent des renseignements très inté-

1. Rapport de la tournée effectuée du 27 juillet au 15 septembre 1939 sur le Bassin de l'Oyapock. Poste de Cafesoca, Territoire de l'Inini, 1939, 55 p.

2. Rapport géographique, médical et économique d'une tournée effectuée sur le Bassin de l'Oyapock, en 1941. Fonds des Archives du Gouvernement, Cayenne.

3. Rapport de tournée : Oyapock-Souvenir-Maroni (3 août-29 novembre 1946). Service des Mines, Cayenne.

4. Mission Astro-Géodésique de l'Oyapock (Guyane Française), juillet à novembre 1947. Rapport de fin de mission par Jean Hurault et le D^r A. Fribourg-Blanc. Institut Géographique National, 1949.

ressants sur l'état actuel des Oyampi et également sur celui des Émérillons.

Les estimations des divers voyageurs qui se sont rendus récemment chez les Oyampi, montrent que le nombre de ceux-ci, déjà très réduit, décroît régulièrement. Ils ne sont plus guère qu'une soixantaine dans le bassin de l'Oyapock et même moins de 50 si l'on s'en tient strictement à ceux qui sont en territoire français. En effet, le dernier petit village du Haut Oyapock se trouve dans une région où la frontière entre la Guyane française et le Brésil demeure imprécise. Il s'agit de l'étroite bande, de nature très marécageuse, comprise entre les deux bras supérieurs du fleuve : le Kérindioutou à l'Ouest et le Souané à l'Est. Certains voyageurs, dont le Dr Heckenroth et l'ingénieur-géologue J. Hurault, considèrent le Souané comme étant le véritable Oyapock. Ce dernier, qui l'a levé jusqu'à sa source, admet cependant qu'en saison sèche le débit du Kérindioutou est supérieur. Il en est de même, comme j'ai pu le constater, en saison des pluies. La largeur du Kérindioutou, que j'ai remonté pendant une dizaine de kilomètres, m'a semblé nettement plus considérable. Pour les Indiens de la contrée, c'est ce dernier qui est effectivement l'Oyapock. Le chef des Oyampi de la Guyane française, qui m'accompagnait et parle un peu notre langue, n'a pas hésité à me dire, désignant cette rivière, qu'elle est le « gros morceau Oyapock », le « petit morceau » étant le bras oriental. Seule une reconnaissance complète du Kérindioutou, qui reste encore à faire, permettra de trancher définitivement la question.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les Indiens de ce dernier petit village de Caïman ont des liens familiaux avec ceux du Moyen Oyapock, comme ils en ont également avec les Oyampi d'Ourouareu, déjà situé sur le versant amazonien des Tumuc Humac.

A titre de comparaison, voici les dernières estimations de la population oyampi de l'Oyapock et d'Ourouareu (Brésil). Elles ne sont pas absolument comparables, car cette population est répartie en petits villages, dont certains se sont souvent déplacés et ont changé de nom depuis une dizaine d'années.

Heckenroth (1939) :

	Adultes		Enfants de moins de 15 ans	Total
	Masc.	Fem.		
Alicoto.....	13	16	11	40
Tacouané.....	12	11	6	29
Lantan.....	2	3	2	7
Ourouareu (Brésil).....	14	13	17	44
	—	—	—	—
Totaux.....	41	43	36	120

Total de l'Oyapock : 76

Heckenroth (1941) :

Alicoto.....	18	20	15	53
Tacouané.....	22	18	11	51
	—	—	—	—
Totaux.....	40	38	26	104

Goupillaud (1946):	Population globale
Coumalaoua (Aloupano).....	17
Alicoto.....	30
Akouménaye.....	7
Tacouané.....	8
Petit Caïman.....	10
Ourouareu (Brésil).....	30
	—
Total.....	102

Total de l'Oyapock : 72

Fribourg-Blanc (1947) :				
Coumalaoua.....	4	3	2	9
Alicoto.....	15	16	8	39
Akouménaye.....	2	2	1	5
Caïman.....	2	3	1	6
Ourouareu (Brésil).....	11	9	10	30
	—	—	—	—
Totaux.....	34	23	22	89

Total de l'Oyapock : 59

Aubert de La Rüe (1949) :	Population globale
Ilot Moula.....	5
Coumalaoua.....	5
Alicoto.....	30
Akouménaye.....	8
Caïman.....	20
Ourouareu (Brésil).....	30
	—
Total.....	98

Total de l'Oyapock : 68

Le chiffre de 104 habitants pour la population oyampi de l'Oyapock (non compris Ourouareu) indiqué par E. Abonnenc dans ses *Aspects démographiques de la Guyane française*¹ et reproduit d'après Heckenroth pour 1941, me paraît excessif. Il ne concorde pas, en effet, avec le recensement fait en 1939 par ce même voyageur, ni avec ceux de ses successeurs, qui oscillent entre 59 et 76 et sont certainement beaucoup plus proches de la réalité.

Rappelons qu'il existe au Brésil, en plus d'Ourouareu, au moins un et peut-être deux villages oyampi, ceux de Pilaouili et de Kouk. Ce dernier, s'il faut en croire les gens d'Ourouareu, se trouverait à deux jours de chez eux et formait autrefois la plus importante des agglomérations oyampi. Des Roucoyennes du

1. Institut Pasteur de la Guyane et du Territoire de l'Inini. Publication n° 180 (octobre 1948), n° 182 (décembre 1948), n° 184 (janvier 1949).

rio Jari seraient venus en 1940 ou 41 faire pression sur les gens de Pilaouili pour les inciter à se déplacer vers l'aval. Quant à Kouk, cité par le D^r Heckenroth, il se trouverait à 4 ou 5 jours d'Ourouareu, sur un tributaire du Jari. Ce village comptait en 1939 une centaine d'habitants.

Les Oyampi, du groupe Tupi Guarani, venant du Sud-Est, sont arrivés en Guyane française à partir de 1740. Dix ans plus tôt déjà on faisait mention d'incursions d'Indiens portugais dans le bassin de l'Oyapock, en amont du confluent du Camopi ¹. Semi-nomades, les Oyampi paraissent avoir successivement occupés divers tributaires du Moyen Oyapock, en particulier le Yaroupi, la Moutoura, l'Eurepoucigne, la Moutaquouère et les bras supérieurs du fleuve : Kérindioutou et Souanré. De nos jours, ces Indiens sont dispersés par petits groupes le long de l'Oyapock, sur une distance de près de 200 km. entre l'embouchure du Camopi et les Tumuc Humac. Tous ceux du Moyen Oyapock sont établis sur la rive française.

Le plus en aval de ces groupes est à moins de 2 km. du Camopi, sur l'îlot Moula ², où une dizaine d'Indiens se partagent 4 cases. La moitié sont des Oyampi, le reste des Émérillons, qui vivent en bonne intelligence et sont d'ailleurs apparentés. Non loin en amont, deux cases dominant la rive escarpée du fleuve, au pied des sauts de Coumalaoua, abritent 5 Oyampi.

Alicoto, le principal village de la vallée, réunit une trentaine d'Oyampi et se trouve à une dizaine de kilomètres du Camopi. Il compte une dizaine de cases irrégulièrement disposées sur une colline d'où l'on jouit d'une très belle vue sur l'Oyapock. Le chef du village, le tamouchi Pilaoui, plus connu de l'Administration française sous le nom de « capitaine Eugène » est considéré par elle comme le chef des Oyampi de l'Oyapock. Le modique traitement qu'elle lui alloue lui permet de descendre une fois par an à Saint-Georges acheter du sel et quelques ustensiles et outils qu'il distribue équitablement à ses gens.

Akouménaye, fondé il y a peu d'années à mi-chemin entre Alicoto et l'embouchure du Yaroupi, n'a que 4 cases et 8 habitants, descendus de l'ancien village de Tacouané lorsque celui-ci fut abandonné vers 1946. Le chef, Toutou, dit Paul, frère du capitaine Eugène, est particulièrement éveillé et sympathique.

Il faut ensuite franchir une très longue distance à travers une contrée tout à fait déserte pour rejoindre les Oyampi du haut du fleuve. Au dégrad Galoupa, en amont duquel les deux bras de l'Oyapock deviennent rapidement impraticables aux pirogues à cause des arbres renversés qui encombrant leur lit, trois cases inoccupées et une pirogue, servant aux Indiens du haut lorsqu'ils descendent à Alicoto, ne constituent qu'un campement temporaire. Quelques habitants de Caïman, sollicités il y a trois ans par le chef d'Alicoto de se rapprocher, avaient envisagé de s'établir en ce point, mais les inondations qui

1. J. LOMBARD. *Journal de la Société des Américanistes*, nouvelle série, t. XX, 1928, p. 121-155.

2. Le l oyampi est intermédiaire entre notre l et notre r ; le r oyampi se rapproche souvent du rr espagnol.

sévisent pendant la saison des pluies les en ont dissuadés. Les essais de culture qu'ils avaient tentés à cette occasion, quelques kilomètres plus en aval, où la rive un peu plus élevée est à l'abri des crues, ont été d'ailleurs anéantis par des invasions de fourmis-manioc.

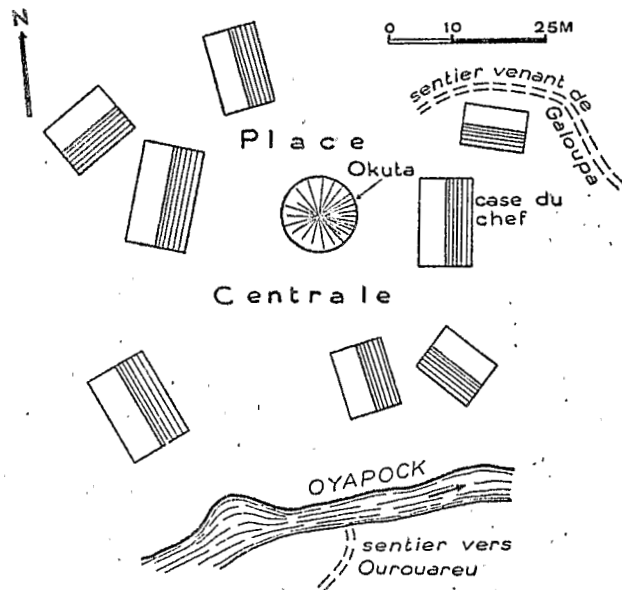


FIG. 1. — Plan du village oyampi de Caïman, Haut Oyapock (janv. 1949).

Les villages de Caïman et d'Ourouareu sont situés respectivement à 30 et 60 km. environ de Galoupa. L'un et l'autre se trouvent dans les Tumuc Humac orientales, qui se réduisent ici à de modestes collines, assez escarpées parfois, dépassant légèrement 400 m. d'altitude et dominant de près de 300 m. les plaines basses et marécageuses, très boisées, du Haut Oyapock. Un sentier, invisible le plus souvent, que seul l'œil très exercé d'un Indien parvient à repérer, conduit à ces villages lointains, traversant de multiples criques, d'interminables bourbiers et franchissant une succession de chaînons aux pentes raides et glissantes.

Caïman, sur la rive gauche du bras oriental de l'Oyapock, groupe 8 cases d'allures assez différentes, ordonnés autour d'une place centrale, soigneusement débroussée, où se dresse la maison communale. Les 15 habitants de Caïman¹ proviennent des anciens villages de Tacouané et de Lantan, situés respectivement au Nord-Est et au Sud-Est et dont quelques familles se sont également fixées dans le Moyen Oyapock.

Ourouareu est le plus pittoresque des villages oyampi que nous ayons visi-

1. 5 hommes, 6 femmes, 9 enfants (janvier 1940).

tés. Environné de grandes et belles cultures, il occupe un espace plat et bien défriché de la grande forêt en bordure de la rivière du même nom qui appartient au bassin de l'Amazonie; 8 cases et 3 petits abris pour préparer le cachiri et la cassave sont assez régulièrement disposés autour d'une place centrale où se trouve la maison commune. Les 30 habitants que j'ai dénombrés (janvier 1949) se répartissent ainsi : 10 hommes, 11 femmes, 9 enfants.

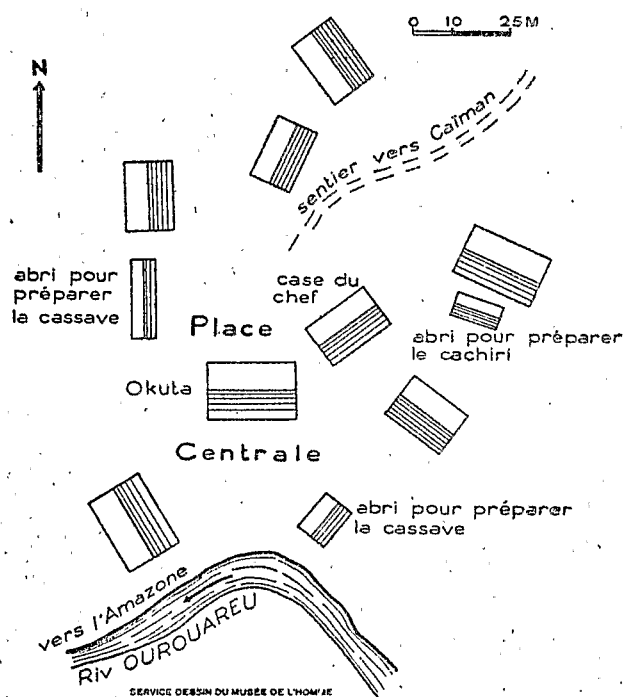


FIG. 2. — Plan du village oyampi d'Ourouareu, Brésil (janv. 1949).

Physiquement, les Oyampi sont de très beaux types humains. Ils ont cependant l'air plus robuste qu'ils ne sont en réalité. Si leur corps est exempt de cicatrices et de plaies, si communes chez les populations tropicales, du moins sont-ils fortement impaludés, délicats des bronches et très fréquemment atteints d'ankylostomiase. Ils sont demeurés ethniquement d'une grande pureté. Le corps d'un brun très prononcé, le visage glabre, les traits réguliers et fins, ces Indiens possèdent une superbe chevelure noire, légèrement ondulée et descendant jusqu'aux épaules. Ils en sont très fiers et en prennent grand soin. Les jeunes enfants ont souvent un type mongoloïde très accusé qui disparaît chez l'adulte.

Le tatouage et les mutilations corporelles sont inconnus, mais l'usage de se passer le corps entier au roucou est habituel. Les hommes ornent en outre

leur visage de dessins très divers à l'aide de roucou plus concentré ou d'une couleur d'un noir bleuâtre. Les enfants en bas âge portent parfois des dessins noirs sur tout leur corps. Les femmes, par contre, ne se fardent pas le visage.

L'Oyampi consacre le plus clair de son activité à la chasse et à la pêche. En ce qui concerne les travaux agricoles, c'est à lui qu'incombe le soin de procéder aux abatis, mais ce sont les femmes qui procèdent aux cultures et aux récoltes. Leurs occupations laissent aux hommes de nombreux loisirs qu'ils emploient à préparer leurs arcs et leurs flèches, leur seule arme, mais qu'ils manient avec une adresse rare, à moins qu'ils ne flânent, étendus dans leur hamac, fumant leurs longues cigarettes roulées dans les minces feuillets (itaouali) que leur fournit l'écorce d'un grand arbre de la forêt ¹.

L'*cha* ou case oyampi est élégante avec sa puissante toiture de palmes, de forme ogivale, soutenue par une solide charpente maintenue par des lianes et son large plancher rectangulaire hissé sur des pilotis à près de 2 m. au-dessus du sol. Un tronc fortement incliné, pourvu d'encoches et souvent accompagné de rampes permet d'y accéder.

Le plancher (*pasi-eu*) est fait de longues lattes fournies par le tronc du palmier pinot (*ouasséi*). On les obtient en laissant macérer pendant une quinzaine de jours le tronc de ce palmier dans l'eau pour que puisse pourrir le cœur moins résistant. Un autre palmier, de petite taille, fournit les feuillés dont est fait le toit. Ces palmes sont souvent tressées et réunies pour former de longues tuiles. Descendant jusqu'au plancher, le toit tient lieu de parois latérales. Cette case, allongée, est d'ordinaire entièrement ouverte à ses deux extrémités. Ce n'est toutefois pas une règle absolue. Certaines cases, souvent celles des chefs de village, sont complètement closes. Le type décrit n'est pas le seul et il est fréquemment accompagné d'un autre type dont le toit à deux pans, plus ou moins fortement incliné, assez débordant, descend jusqu'à une hauteur variable et laisse d'ordinaire à découvert les côtés latéraux. Il est rare qu'une paroi soit établie pour fermer celles-ci.

À l'une des extrémités de la case, près du rectangle d'argile pourvu de quelques pierres et servant de foyer, se trouvent des poteries rondes et grossières (*touloua*), remplacées de plus en plus par des marmites de fonte d'importation, des Calebasses pour l'eau et l'huile de carapa, des tamis en vannerie (*oulouféin*), des cuillers en bois, plates (*koupai*) ou creuses (*céré*), des « coulevres » (*tibisi*) pour presser le manioc, des petites nattes (*mitou*) pour disposer les aliments. Les hamacs (*ini, kée*), faits de coton tissé par les femmes et rougis par le contact des corps enduits de roucou, sont suspendus aux poteaux (*oula*) de la charpente. Des paniers (*panakou*), fort bien faits et de tous modèles, traînent un peu partout. Un nom spécial désigne chaque type ² qui sert à une fin bien déterminée. Les uns contiennent le coton à filer, d'autres des graines comestibles, de la viande boucanée, des plumes, etc... Au toit et aux

1. C'est cette écorce que les Noirs guyanais désignent du nom de *peau cigale*.

2. Panier rond : *matoula* ; panier plat : *matoula miti* ; panier carré plat : *panakali* ; panier haut et étroit, muni d'une petite ouverture : *civita*.

parois sont suspendus des arcs, des flèches, des couronnes en plumes de toucan, des guirlandes d'élytres mordorées de buprestes et divers accessoires servant de parures. Des sièges de bois (*apoka*), sculptés dans un tronc d'arbre et de forme massive, complètent le mobilier des plus sommaires de la case oyampi.

Sous le plancher très surélevé est souvent aménagé un petit enclos pour élever les jeunes pécaris capturés vivants et que les Oyampi se plaisent à domestiquer, comme ils le font de divers oiseaux sauvages tels que l'agami, l'hocco, la maràye et divers perroquets qui deviennent ensuite pour eux un moyen d'échange.

Chaque village ou petit groupe de cases possède également un ou plusieurs petits abris construits à même le sol, où les femmes préparent le manioc, l'épluchent et le râpent, où elles font fumer la viande et le poisson. Certaines de ces légères constructions servent plus spécialement à préparer le cachiri, boisson légèrement fermentée obtenue du manioc et que les Indiens boivent en grande quantité à l'occasion d'une fête ou d'une danse. Le cachiri, après mastication du manioc, se prépare dans de grandes auges faites d'un tronc d'arbre évidé ou d'une vieille pirogue.

Une construction particulièrement imposante occupe le centre de la place du village : l'okouta ou maison commune, où tout le monde a accès et dont le style ne rappelle en rien celui des principaux types d'habitations oyampi. A Alicoto, où la place centrale est en forte pente, la case commune est au niveau du sol à l'amont, mais possède un plancher supporté par des pilotis vers l'aval. Elle consiste à Caïman en une grande toiture hémisphérique supportée par une rangée circulaire de poteaux. Il n'y a pas de pilotis et le sol est en terre battue, comme il l'est également à Ourouareu où l'okouta est de forme rectangulaire.

Les Oyampi ont une alimentation variée et abondante. Ce sont des agriculteurs qui procèdent à d'importants défrichements pour établir leurs cultures, parmi lesquelles le manioc occupe sans doute la place la plus importante. Ils ont en outre le taro, l'igname qui est plantée sans tuteur, mais autour de laquelle ils édifient de petites buttes, le maïs, la patate, la canne à sucre, des piments, des bananiers, des papayers et des ananas. A ces cultures vivrières s'ajoutent celle du coton, du tabac et du roucou, ce dernier arbre se rencontrant autour de toutes les cases.

Aucune clôture ne protège leurs plantations et pas davantage leurs villages. Comme animaux domestiques, les Oyampi ont des poules et des chiens, dont ils se servent surtout pour la chasse. Celle-ci est la principale occupation des hommes qui se procurent en forêt des pécaris (*pakira*), des antilopes (*cariacou*), des tapirs (*maïpouri*), des singes, des agoutis, des tortues et naturellement des oiseaux de toutes sortes. Le long des cours d'eau ils capturent des caïmans et des iguanes qu'ils apprécient tout spécialement. Ils ne négligent pas les œufs qu'ils rencontrent et font d'amples récoltes de gros escargots (*ouroua*) et de petits crabes de rivières. La seule arme dont ils disposent est l'arc (*païra*) dont ils se servent avec une adresse rare, non seulement pour la chasse, mais aussi

pour la pêche, fléchant le poisson, de préférence le pacou, dans les sauts. Ils pratiquent également la pêche à l'aide d'une liane soporifique, dite *liane nivrée*, qui doit être utilisée aussitôt cueillie, après avoir été écrasée et placée dans un panier que l'on immerge en un endroit propice où le courant est faible.

La cueillette en forêt leur fournit un certain nombre de fruits sauvages comestibles et notamment les graines du palmier comou, dont ils tirent, après les avoir fait bouillir, une boisson laiteuse et sucrée extrêmement agréable.

Leurs expéditions de chasse et de pêche entraînent parfois les Oyampi pendant plusieurs jours loin de chez eux le long des cours d'eau. Ils établissent alors, pour la nuit, sur un îlot ou le long de la rive, des abris temporaires, étroits et longs, couverts de quelques palmes, afin de suspendre leur hamac. Ces campements, d'un type spécial, sont désignés par les Guyanais sous le nom de *carbets queue d'hocco*.

Les Oyampi actuels échappent complètement à l'emprise des missions et ne paraissent pas avoir conservé la moindre pratique religieuse de leur propre passé. On ne remarque en tout cas chez eux aucune manifestation extérieure d'un culte ou d'une croyance quelconques. Il ne semble pas non plus que la magie occupe dans leur existence une place bien importante, bien qu'ils croient cependant, dans une certaine mesure, aux sortilèges ou *piayes*.

Les relations qu'ils entretiennent avec les peuplades indiennes voisines sont diverses. La plus proche est celle des Émérillons ou Mérignons, comme ils se désignent eux-mêmes, presque tous dans un état de déchéance physique pitoyable. Les Oyampi ne manifestent aucune animosité spéciale à leur égard, ni ne les redoutent en général, mais ne les fréquentent guère, exception faite de quelques familles mixtes qui se sont fixées sur l'îlot Moula, proche de la rive française et à mi-distance entre Alicoto et l'embouchure du Maroupi. C'est en ce dernier point, sur la rive brésilienne de l'Oyapock, que se sont groupés depuis quelques années la plupart des Émérillons qui vivaient autrefois en Guyane française. Ils sont là une trentaine, tout à fait pacifiques, ultimes témoins d'une peuplade qui achève de disparaître. Il est cependant un Émérillon que les Oyampi semblent craindre quelque peu, en raison des *piayes* qu'ils le soupçonnent de lancer contre eux. Il s'agit d'un certain Caïman, leur chef. Un Roucouyenne, surnommé Samson, qui passe à tort ou à raison pour être sorcier, et qui vit depuis longtemps à Alicoto où il a épousé une femme oyampi, protège les gens de ce village contre les mauvais sorts du chef des Émérillons. Ceux-ci, de leur côté, rendent ce Roucouyenne responsable de tous leurs maux.

Les Oyampi n'ont avec les Roucouyennes que des rapports assez rares et espacés. Des colporteurs roucouyennes, remontant le Jari, viennent parfois visiter les villages oyampi des Tumuc Humac pour échanger divers articles dont manquent ces populations très isolées. Ils sont considérés comme pacifiques, mais il n'en est pas de même d'un autre groupe de Roucouyennes qui habitent, disent-ils, la région de Taoua, au delà des sources du Maroni et qui passent pour belliqueux et dangereux. Ces Roucouyennes des confins méridio-

naux de la Guyane organisent parfois des expéditions de pillage en territoire français, comme ce fut le cas en 1923, où ils attaquèrent le village de Tampoctuant 25 Émérillons. C'est à la suite de ce raid qu'une partie des survivants émigrèrent vers l'Oyapock¹.

Les Oyampi du Moyen Oyapock ont quelques rapports avec les Noirs antillais et guyanais se livrant à l'orpaillage le long des tributaires du fleuve et dans le bassin inférieur du Camopi. Ils vont parfois leur vendre du poisson et effectuent pour eux certains transports fluviaux, mais ne se mélangent pas à eux. Seule une Oyampi vit avec un Noir dans la petite agglomération de mineurs de Polidor sur le Camopi.

Étant donné le nombre extrêmement réduit des Oyampi actuels, tous ceux de l'Oyapock et des Tumuc Humac sont plus ou moins apparentés. Une parfaite entente règne entre tous. Si le chef d'Alicoto doit au fait d'être reconnu par l'administration française un certain prestige parmi les groupements voisins, il ne semble pas être considéré pour cela davantage par les chefs respectifs des villages plus écartés de Caïman et d'Ourouareu. Il est traité par eux très courtoisement, mais d'égal à égal.

Il est certain que malgré leur apparence physique robuste, les Oyampi de l'Oyapock disparaissent lentement. On ne saurait rendre responsable les Blancs et l'influence de la civilisation occidentale de l'extinction de cette peuplade. Les rapports qu'ils ont avec ceux-ci sont en effet à peu près inexistantes. Ces Indiens sont dans un état d'indépendance à peu près totale et ils continuent à mener en toute liberté la vie primitive qu'ils désirent, disposant de territoires immenses. Les conditions d'hygiène souvent défectueuses, de même que la mortalité infantile élevée que l'on constate chez eux, demeurent ce qu'elles étaient dans le passé. Ils ne connaissent ni l'alcoolisme, ni les maladies vénériennes, et ne souffrent pas d'une pénurie de vivres. Ils ne sont donc pas sous-alimentés. Les causes de leur extinction sont complexes et dépassent le cadre de cette étude.

Je crois personnellement que les Oyampi de l'Oyapock doivent être considérés comme une relique du passé, qu'un destin irrémédiable condamne à une disparition plus ou moins proche. Il est douteux que les diverses solutions préconisées pour sauver ce groupe humain si attachant, de même que d'autres communautés indiennes de la Guyane, puissent se montrer d'une efficacité quelconque. Du moins peut-on souhaiter que l'on se hâte de réunir pendant qu'il en est encore temps, toutes les observations possibles concernant ces dernières populations primitives de la Guyane française.

VESTIGES ARCHÉOLOGIQUES.

J'ai profité de mon séjour dans le territoire des Oyampi et des Émérillons pour faire un certain nombre d'observations intéressantes l'archéologie de ces

1. Ces renseignements m'ont été communiqués par le chef d'Alicoto.

contrées, où vécurent dans le passé des populations qui ont laissé diverses traces de leur occupation du territoire.

Des roches avec polissoirs ont été signalées en quelques points des rives de l'Oyapock et de ses affluents, notamment le Camopi et le Yaroupi, par Crevaux, Coudreau et F. Geay. Ces emplacements sont mentionnés dans le travail que H. et P. Reichlen ont consacré à l'archéologie de la Guyane¹. En remontant le fleuve, j'ai pu relever de tels polissoirs en divers endroits, tant le long de ses rives que sur les flots granito-gneissiques qui encombrent certaines parties de son cours, de même que sur plusieurs de ses affluents. Voici, d'aval en amont, les emplacements principaux de polissoirs relevés :

A la tête du Saut de Maripa, sur la rive gauche.

Sur un îlot du Saut Pacou Acara.

Sur la Roche Ananas, un escarpement de la rive droite.

Sur un îlot situé au milieu de l'Oyapock, immédiatement en amont du confluent du Camopi.

Sur la rive droite, juste en amont du Saut Sainte-Marie (à peu de distance en aval du village oyampi d'Alicoto).

Au Saut Samacou (situé entre les confluents du Yaroupi en aval et de la Moutoura en amont) le long de la rive gauche, vis-à-vis d'un grand îlot.

Aux trois Sauts, sur la rive gauche.

A la partie amont de l'îlot du Saut Itoussansseing.

Sur le Camopi, les seuls polissoirs notés sont ceux du Saut Impossible, tandis que sur le Yaroupi où, après Coudreau, M. J. Hurault en a vu un grand nombre, je dois signaler en outre ceux d'un îlot du Saut Naoura Itou, en amont du Saut Couéki.

Ces polissoirs, dont le nombre est très inégal d'une station à l'autre, se présentent tantôt dispersés sans ordre, tantôt groupés, plusieurs d'entre eux étant alors disposés parallèlement. Ce sont de longues entailles de 0 m. 20 à 0 m. 30, profondes de quelques centimètres. Il arrive fréquemment qu'ils soient situés sur des surfaces rocheuses recouvertes à l'époque des grosses crues et certains sont déjà assez effacés par le frottement de l'eau. Ces ateliers, qui devraient servir à polir des haches de pierre, sont extrêmement comparables à ceux que j'ai découverts et décrits aux îles Paama et Épi (Nouvelles-Hébrides) en Mélanésie.

Il faut encore ajouter à la liste de ces polissoirs de l'Oyapock ceux de l'Inipi, situés à 8 km. environ en amont de sa jonction avec le Camopi. Une roche oblongue, dite Roche Marquée, large de quelques mètres tout au plus et formée non plus par des roches dures granitiques, mais par un schiste métamorphique gris assez tendre, émerge au milieu de l'Inipi. Elle est couverte de polissoirs du même type que les précédents, mais qui sont accompagnés ici de cupules hémisphériques de 20 cm. d'ouverture.

J'ai recueilli, à la surface du sol, en divers endroits, des vestiges de poteries

1. Contribution à l'Archéologie de la Guyane Française. *Journal des Américanistes*, nouvelle série, t. XXXV, 1943-1946, p. 1-24.

anciennes, d'une facture assez grossière en général. Il s'agit de menus fragments, sans aucune décoration, à l'exception d'un seul. Trois de ces gisements sont sur la rive gauche de l'Oyapock. Le plus en aval est sur la terrasse alluviale où est construit le poste de Maripa ; le second s'étend sur les pentes en bordure du fleuve, à 500 m. en amont du confluent du Camopi, dans un site où l'on voit encore quelques vieux murs de pierre, restes de la mission de Notre-Dame de Sainte-Foi, installée par les Jésuites en 1738. Dans le haut du fleuve, en face du lieu dit « Dégrad Mon Père », entre le confluent de la Moutaquouère et le dégrad Galoupa, la rive de l'Oyapock présente de légères ondulations recouvertes de cailloutis où se voient également quelques débris de poteries.

Sur les affluents de gauche de l'Oyapock, deux points sont à signaler. Le premier se trouve sur la rive gauche du Camopi, à la hauteur du Saut Monbin ; parmi d'assez nombreux débris récoltés en cet endroit, un seul était orné de dessins gravés. Quelques Indiens émérillons de l'îlot Moula possèdent là un grand abatis et l'un d'eux m'a remis une hache de pierre, aplatie, de forme simple, qu'il avait trouvée en défrichant. J'ai recueilli d'autre part quelques morceaux d'une poterie sur la droite de l'Eurepoucigne, le long du Saut 1^{er} Janvier, à une dizaine de kilomètres en amont de l'Oyapock. Quelques polissoirs sont également visibles ici sur les affleurements rocheux de la rive.

A maintes reprises, dans la zone des placers, j'ai examiné les déblais d'alluvions amoncelées autour des chantiers aurifères, ceux-ci ayant fourni des pièces intéressantes en divers points de la Guyane, mais mes recherches ont été sans succès. Les mineurs m'ont dit trouver parfois quelques fragments de poteries, notamment autour du village Central dans le Haut Inipi, éventuellement une pierre de hache, que les Noirs de la Guyane considèrent comme des *pierres de tonnerre*. Un Saramaca rencontré au dégrad Inipi m'a montré une petite hache à encoches qu'il avait trouvée, mais dont il ne voulait pas se dessaisir, la mettant dans l'eau où il faisait chauffer des plantes médicinales pour ses ablutions. Pour savoir si ces pierres de tonnerre sont vivantes ou mortes, si elles possèdent ou non une vertu curative, les Guyanais les entourent d'une ficelle et les placent dans le feu. Si les flammes épargnent la ficelle, la pierre est considérée comme vivante.

La pièce archéologique la plus intéressante trouvée jusqu'à présent dans le bassin de l'Oyapock est, à ma connaissance, un coq en pierre dressé sur un pied humain. Une large cavité hémisphérique est creusée dans le dos de l'animal. Le tout est sculpté dans un bloc de dolérite, non poli et mesure environ 0 m. 30 de hauteur. Cette pièce a été découverte par un mineur guadeloupéen, du nom de Lodat Feler du village Ratier, à quelques kilomètres du dégrad Sikini. Il m'a dit l'avoir trouvée à 2 m. de profondeur dans les alluvions de la crique Bugeat, tributaire de la rivière Sikini, et m'a certifié l'avoir remise en 1947 à M. Zabulon, du Service des Mines, pour qu'il la dépose au Musée de Cayenne. M. Zabulon, que je suis allé trouver par la suite m'a montré la pièce en question, qu'il considère comme sa propriété et n'a voulu à aucun prix me la céder, comme je le lui demandais, pour le Musée de l'Homme.



2

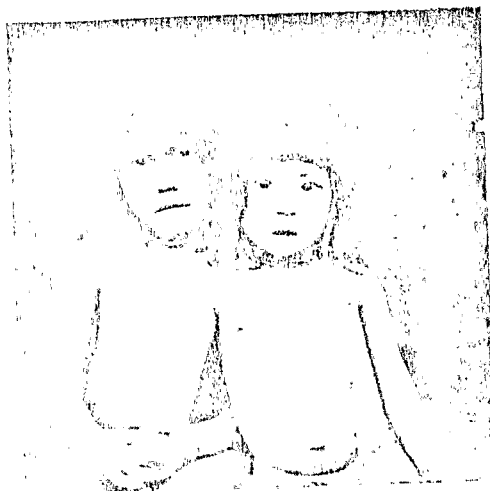


4

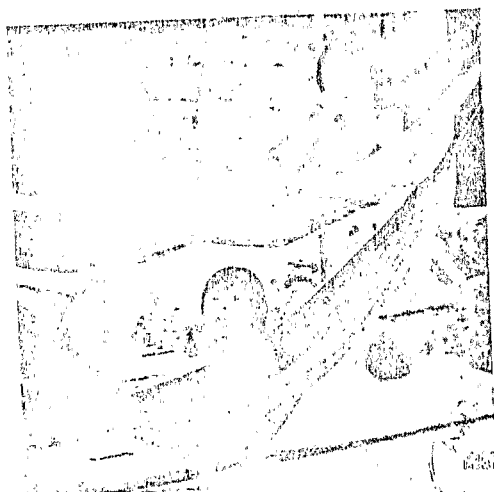


6

1. Femme oyampi d'Ourouareu. — 2. Femme oyampi d'Alicoto. — 3. Jeune fille oyampi de Caïman. — 4. Oyampi de l'îlot Moula. — 5. Oyampi de Caïman. — 6. Oyampi d'Ourouareu.



2



4

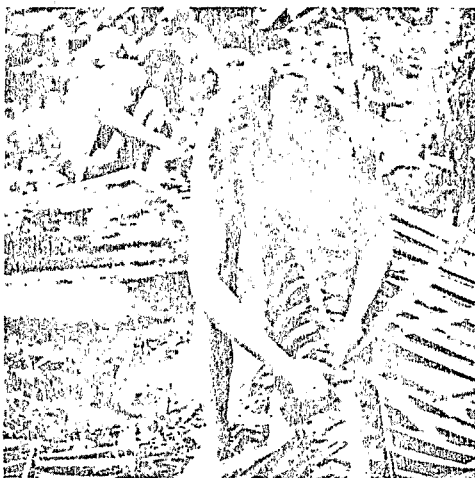


6

1. Enfants oyampi d'Alicoto (type mongoloïde accentué). — 2. Jeunes gens oyampi parés de plumes et fardés de roucou, Alicoto. — 3. Enfants de l'îlot Moula. — 4. Oyampi d'Alicoto dans leur pirogue. — 5. Femmes oyampi d'Ourouareu. — 6. Jeune fille oyampi dans un campement sommaire, Galoupa.



2

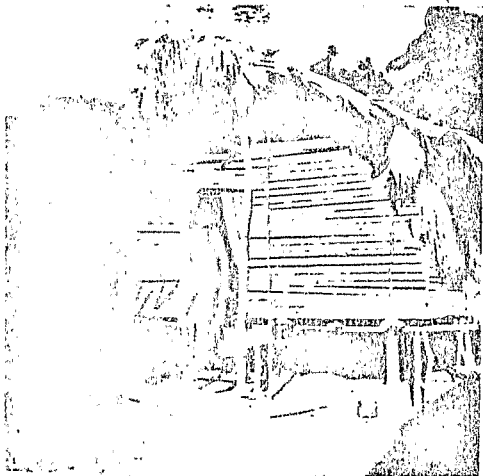
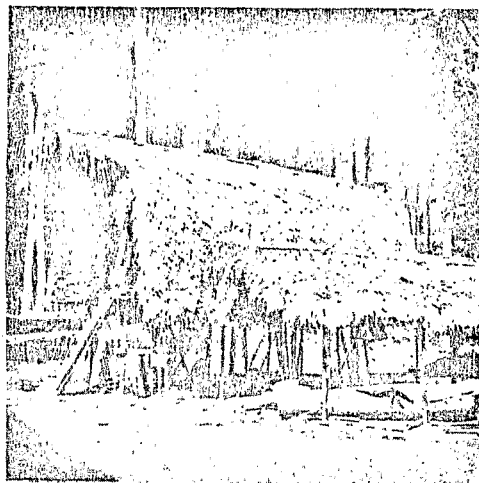
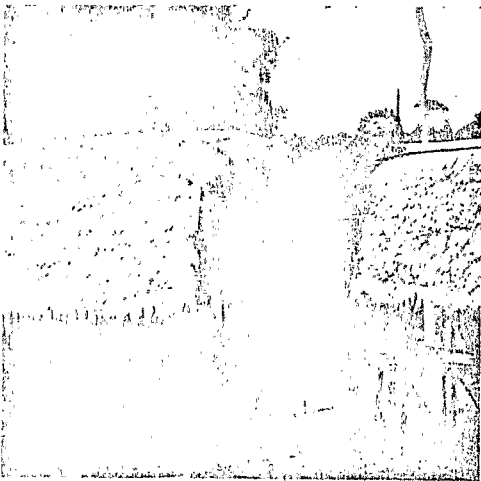
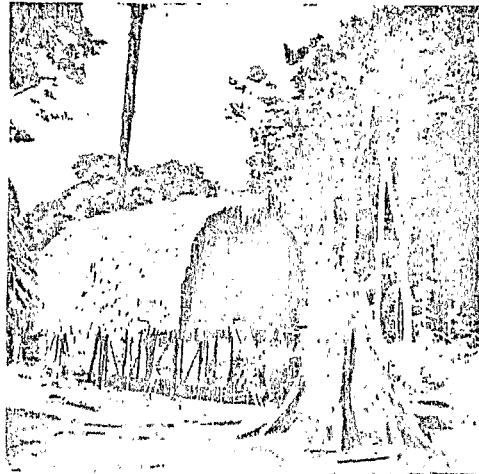


4



6

1. Femmes de l'îlot Moula épluchant le manioc. — 2. Femme d'Alicoto préparant des galettes de cassave. — 3, 4, 5. Oyampi tressant des palmes pour en faire des catouri, Galoupa et Caïman. — 6. Oyampi avec leur charge, Galoupa.



1. Case commune, Caïman. — 2. Case oyampi typique, Ourouareu. — 3. Case oyampi sur pilotis, Akoumenaye. — 4. Case d'abri pour préparer le cachiri, Ourouaren. — 5. Case du chef à Caïman. — 6. Case du chef à Ourouaren.